souciaient fort peu de ramener dans leurs cantonnements, des évadés blessés et pour ne point être obligés de les soigner, ils trouvaient logique de les achever, en dépit des droits de l'humanité et des lois de la guerre.

Grâce aux branches ou gourdins avec lesquels nos soldats échappés, s'étaient parés des coups de sabre, ils n'avaient donc reçu que des blessures relativement légères aux épaules ou à la tête. Un seul sur les quatre ou cinq blessés avait été touché assez grièvement c'est votre serviteur écrivant ces faits. La latte du hulan, ainsi qu'on appelle les grands sabres de cavalerie, avait pénétré d'estoc ou de la pointe, à plus d'un demi pouce de profondeur dans la tête, fendant ainsi complètement la boîte cranienne. Cet accident était dû à ce que le bâton dont je m'étais couvert des coups de lame, s'était brisé sous la décharge terrible de celle-ci. Mystigo, voyant les autres blessés debouts à son approche, accourut auprès de moi. Il m'emporta entre ses bras jusqu'au bois, me reposa sur le sol et me soutenant la tête, appliqua sur la plaie des vulnéraires tels que des feuilles de consoude et d'orpin, plantes communes dans les bois et qui arrêtèrent incontinent l'épanchement du sang; déchirant alors la doublure de sa capote, il en fit un peu de charpie qu'il posa par dessus les vulnéraires et avec ce qui restait de la doublure, il confectionna une bande dont il entoura l'appareil. Ce pancement achevé, il prit sa gourde, m'entr'ouvrit la bouche et y fit couler plusieurs gouttes de son cordial alcoolique. Quelques secondes après, je reprenais mes sens.

—Bon ! dit alors Mystigo, te voilà sauvé ; m'appuyant alors le dos contre un tronc d'arbre, il ajouta : Repose-toi maintenant, pendant que nous allons donner la sépulture à notre pauvre camarade mort.

Durant l'opération chirurgicale opérée sur moi par l'ami Mystigo, les autres blessés qu'il avait appelés afin de leur faire subir la même opération, étaient arrivés auprès de nous. Il posa donc également un petit gâteau de mille-feuilles, consoude, etc., sur leurs coupures afin de les cicatriser et nous dit :

—Dormez un peu, si vous le pouvez, car vous savez, au petit jour, en avant ! et la traite sera longue et difficile.

Les travaux d'ambulance de Mystigo prouvent que notre jeune personnage possédait des connaissances utiles, ce qui en faisait un compagnon précieux.

Les camarades éparpillés dans le bois, nous avaient rejoints et félicitèrent Mouton de ses aptitudes. Tous avaient entendu les objurgations que le jeune soldat n'avait pas craint d'adresser aux farouches prussiens ; quelques-uns, connaissant la langue allemande, avaient compris ; Mystigo répéta aux autres sa harangue flétrissante jetée à la face de son indigne ennemi.

—Bravo ! cria le cercle lorsque Mystigo eut parlé et chacun serra chaleureusement sa main.

—Maintenant, Mystigo, ajoutèrent-ils, (on voit que son sobriquet l'avait suivi au régiment), comment t'es-tu tiré des pattes du *prusmiche* ?

—Mais très heureusement, dit-il, et même très gentiment, à preuve qu'il m'a donné son fusil, avec lequel j'ai déjà prouvé ma reconnaissance à sa famille.

—C'est donc cela, dirent en riant les camarades, qu'ils ont attaché un des leurs sur sa selle, écrasé sans doute par le poids du présent que tu lui as fait.

Après les détails de son évasion, détails que nos lecteurs connaissent, Mystigo dit gravement :

—Mes amis, je vous remercie avec bonheur de vos généreux sentiments à mon égard, mais si j'ai été assez heureux pour descendre un de ces méchants hulans qui sont la terreur de nos campagnes envahies, les gueux nous l'ont bien rendu car un de nos camarades, vous le savez, est mort, hélas !

Les militaires qui, dans la joie de se retrouver, avaient oublié un instant ce triste épisode, poussèrent tous un profond soupir de douleur, car la mort dans une attaque isolée est plus triste que sur un champ de bataille.

—Il nous reste, dit Mystigo, à lui rendre les derniers devoirs. Et tous s'avancèrent auprès du cadavre qu'on avait laissé à deux pas sur la lisière de la forêt. Le pauvre garçon avait eu la tête fendue jusqu'à la naissance du nez. Assailli en même temps par plusieurs hulans, il n'avait pu se garer de leur coups multiples et il dut nécessairement succomber. Un ruisseau de sang s'échappant de sa cervelle ouverte, avait rougi l'herbe autour de lui et formait une rosée gluante.

Isolés comme ils l'étaient, les pauvres soldats n'avaient pas d'outils pour ouvrir une fosse ; Mystigo indiqua alors la racine desséchée par laquelle il avait pu se dérober pendant quelque temps, aux yeux des prussiens, afin de gagner le bois, et ils s'acheminèrent de ce côté. Au moyen de branches de bois et de leurs mains, ils parvinrent à creuser une ouverture dans le fond du ravin, d'environ deux pieds de profondeur et y déposèrent le jeune militaire tué. Il avait vingt ans ; pauvre fleur fauchée au banquet de la vie ! et combien d'autres qui, ainsi que lui, ont enseli leur jeunesse dans le fond d'un sillon, au bord d'un fossé, sur ces terribles champs de soixante-dix !

Après avoir ramené la capote du pauvre mort sur son visage, ses camarades le couvrirent de feuilles et d'herbe, afin de conserver son cadavre quelque temps en cas de recherche et ils le recouvrirent de terre. Ils surmontèrent la fosse d'un tumulus et avec des pierres, y dessinèrent une croix. Tous alors se découvrirent et tombèrent à genoux. Le vent de la nuit, gémissant dans les arbres de la forêt voisine, semblaient psalmodier une prière pour le pauvre soldat qui reposait là ; la lune planant majestueusement sur la plaine déserte, ajoutait quelque chose de mystérieux à l'aspect de ce tableau funèbre ; au loin, vers Sedan, des fumées d'incendie s'élevaient au ciel comme un holocauste d'expiation. Le silence de la nuit n'était troublé que par le chant plaintif du grillon et par les gémissements des braves pleurant la perte de leurs compagnons d'arme.

—Une prière, dit Mystigo, et entonnant le De profundis, chacun répéta les versets du fond du cœur.

Ils se relevèrent.

—Adieu, cher camarade, dit Mystigo ; la mort là-bas fit-il en montrant Sedan ou la mort ici, c'est toujours mourir pour la patrie ; ils savent bien, pourtant, ces misérables, qu'on ne tue pas un prisonnier qui s'évade, parce qu'il est désarmé mais qu'on doit seulement le blesser aux jambes afin de l'empêcher de fuir. Ils s'enivrent de leurs victoires et foulent aux pieds les droits des gens les plus sacrés, eh bien ! nous, nous les vengerons ; déjà, ami qui dort à nos pieds, je t'ai vengé en couchant à tes côtés, un de ceux qui t'a frappé, peut-être celui qui t'a donné la mort ; j'ai voué

LES INSANITÉS DU BOUDOIR

Elle (cherchant un compliment).—Ne vous mettez pas là ; vous avez le côté laid de ma figure.

Lui (voulant faire l'aimable).—Ha ! Je ne vois pas la moindre différence avec l'autre.

IMPOSSIBLE DE NOS JOURS

Elle.—Après nos fiançailles, cher, tu étais heureux d'appuyer ta tête sur mon épaule, et de me confier tes peines.

Lui.—C'est vrai ; mais comment veux-tu que je le fasse aujourd'hui avec cette infernale mode d'épaulettes boursouflées ?